

L'ARCHE *Editeur*

Marlène STREERUWITZ

Waikiki-beach

Traduit par
Almut LINDNER, Jean-Luc MOREAU

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

WAIKIKI BEACH

par

Marlene Streeruwitz

Traduction
Almut Lindner
Jean-Luc Moreau

WAIKIKI BEACH

Les personnages :

HELENE HOFRICHTER, l'épouse du Maire, env. 40 ans

RUDOLF HOFRICHTER, le Maire, env. 45 ans

MICHAEL PECIHAL, rédacteur en chef du quotidien le plus important, env. 45 ans.

LA BEGUE

LES TROIS GROSSES FEMMES

LES TROIS VIEILLARDS TREMBLOTANTS

UN SKINHEAD

MICK

LA TROUPE DES BAGARREURS

UN POLICIER

La scène :

La pièce se joue dans le couloir de l'ancien bureau de rédaction dans un immeuble destiné à la démolition. A l'entre-sol. Contre le mur du fond se trouvent des placards de bureau, des portants mènent à d'autres pièces. Le mur de devant est seulement indiqué en biais sur le côté droit de la scène. Une porte - il n'est pas indispensable qu'elle soit visible

pour le public - donne accès à droite à l'ancien bureau du rédacteur en chef. À gauche, une porte d'entrée vitrée. À droite, une grande fenêtre du couloir sur la rue.

Du bric-à-brac, de vieilles chaises de bureau, des baluchons et des tas de loques.

Dehors, une voiture passe. Le bruit est étouffé de façon réaliste. La lumière tombe, venant de droite, d'abord par la porte ouverte, sur le bureau; puis, par la fenêtre du couloir, dans le couloir. Ensuite, silence. L'impression d'un froissant de rats. La lumière du couloir s'allume. On entend le couple s'approcher et on aperçoit leurs silhouettes derrière la vitre dépolie de la porte. Ils ricanent. On essaie des clefs. Tous les deux sont joyeusement saouls.

Derrière la porte :

HELENE : Ca ne marche pas ? Chéri ?

MICHAEL : Mais si bien sûr. Il le faut bien. Il le faut. Merde.

HELENE (ricanant) : Alors, Michel, Viens.

MICHAEL : Je ne comprends pas. Il n'y a pourtant bien.

HELENE : Allez. Mon petit lapin. Viens. Nous devons. Là.

Regarde ! *Elle ouvre tout simplement la porte. Ils entrent. La lumière venant de la cage d'escalier pénètre dans le couloir.*

MICHAEL : Tu vois. C'était tout de même une bonne idée. *Ils ricanent et rient sous cape. Ils s'embrassent.*

HELENE : C'était vraiment une bonne idée. De fuir.

MICHAEL : Viens. On va là. Dans mon bureau. Dans mon bon vieux bureau.

Il lui fait traverser la scène en la tenant par la main. A peu près à mi-parcours, la minuterie du couloir s'arrête. La lumière provient à nouveau uniquement de la fenêtre du couloir à droite. Ils trébuchent.

MICHAEL : Attend. Où est donc...

Il cherche à tâtons un interrupteur sur le mur du fond. Il s'aide de son briquet.

HELENE (au milieu, seule, boudant tel un enfant) : Chéri, mon petit lapin, où es-tu, Hélène a peur dans le noir.

MICHAEL (ricanant) : Pauvre petite Hélène. Viens vite voir le grand et fort Michael.

Il se dirige vers elle en tâtonnant. Il la prend dans ses bras tout en tenant le briquet toujours en hauteur au-dessus de lui.

HELENE (enfantine et lascive) : Et que fait le grand, grand Michael avec la pauvre petite Hélène.

MICHAEL (concupiscent) : Que va faire le grand, grand Michael avec la pauvre petite Hélène ? Que voudrait donc la pauvre petite Hélène.

Calineries. Ils sont arrivés à la porte du bureau.

MICHAEL (retrouvant un ton formel et poli) : Madame le maire, Puis-je vous inviter dans mon bureau,

HELENE (maniérée) : Mais bien sûr. Monsieur le rédacteur en chef. Avec plaisir. Avec plaisir.

Ils s'esclaffent à nouveau et s'en vont dans la pièce voisine. Froufroutements, chuchotements, rires pétillants d'Hélène.

Une voiture passe. Le faisceau du phare parcourt la scène de gauche à droite et on le voit à nouveau pendant un instant par la porte du bureau.

Un cri aigu d'Hélène. Elle jaillit de la pièce en criant et s'appuie contre le mur du couloir, effrayée. Michael tente de se précipiter à sa suite, il n'y parvient qu'en trébuchant à cause de son pantalon à moitié enlevé. Il tient à nouveau le briquet au-dessus de lui et cherche, sérieusement cette fois, un interrupteur. Il le trouve. Une lumière éblouissante de néon inonde la scène. Hélène se tient à moitié deshabillée contre le mur du fond. Il remet son pantalon et le ferme. De biais, ils se font face et se regardent.

HELENE (hystériquement dégrisée, à voix basse) : On nous voit par la fenêtre.

MICHAEL : Comment ?

HELENE : On peut nous voir par la fenêtre. Ça ne va pas. Je. Je ne peux pas. Sans rideaux.

MICHAEL : Ah non. Personne ne peut regarder ici par la fenêtre. Et puis qui diable. Tu dérailles, oui.

HELENE : On ne sait vraiment jamais. On ne sait vraiment jamais. Qui nous observe.

MICHAEL : Tu dérailles. Il faut toujours que tu exagères.

Personne ne peut savoir que nous sommes ici.

HELENE : Ca, on ne peut jamais en être sûr.

MICHAEL : Et que dois-je faire maintenant. Y retourner et continuer à boire ?

HELENE (désenchantée, vexée) : Mais tu peux très vite. Chez ta femme. *Elle rectifie ses vêtements*. C'est bien pour cela que tu l'as.

MICHAEL : Hélène. Je t'en prie. C'est tout de même ridicule. *Il se dirige vers elle. Séducteur*. Il n'y a vraiment pas de raison. Viens. S'il te plaît.

HELENE : Non. Sous aucun prétexte. Je n'entre pas dans cette pièce. - Du reste, il y a des courants d'air.

MICHAEL (déseparé-désespéré) : Et alors ? Que devons-nous faire ? Tu vas encore moins dans un hôtel. Dans la voiture. Peux-tu me dire comment...

HELENE : Je peux. Mais je ne crois pas que tu veuilles l'entendre.

Entre-temps tous les deux sont de nouveau à peu près habillés correctement.

MICHAEL : Ah. Maintenant nous y sommes. Je t'en prie. Si ça te semble indispensable.

HELENE (dans une colère hystérique) : Arrête. Mais arrêtes-toi. Tu es un cochon cynique. Et tu te moques de moi. Tu t'en moques complètement. Mais vraiment complètement. Ramène-moi à

la maison.

MICHAEL (rectifiant sa cravate) : Okay. Okay. (Nonchalamment emphatique). Dans ces salles consacrées / on ne connaît pas la baise...

HELENE : Je t'en prie. Est-ce nécessaire. De mauvais goût, en plus. *Elle se tient debout prête à partir. Il commence à se balader les mains dans les poches.*

MICHAEL : Hélène ? Viens. Je sais. Tout est difficile. Mais. Sinon nous n'avons vraiment rien.

HELENE : Tu sais très bien que je dois faire attention. Maintenant. Avant les élections. Je ne peux aucun scandale. Tout le monde me connaît. Et toi aussi. Tu sais bien comment ça marche. C'est bien avec ce genre d'histoires que tu gagnes ta vie. non. C'est tout simplement une catastrophe. *Elle est au bord des larmes.* Tout n'est qu'une seule catastrophe. Et je ne sais pas. Je n'ai pas la moindre idée de la manière dont je dois supporter tout cela. Ou dans quel but. Déjà maintenant je suis complètement à bout. Et ce n'est que le début. Mais tu ne peux pas t'imaginer. Que sais-tu donc. Que peux-tu donc bien savoir. Je...

MICHAEL : Allez. Allez. T'en fais pas. Viens. Tu sais quoi. On se rassied et on parle. D'accord ?

Michael va dans le bureau. Il s'active. Hélène allume une cigarette. Elle fait les cent pas. Nerveusement. Elle parle à moitié avec lui, à moitié avec elle-même.

HELENE : Tu sais, Je crois vraiment, Qu'en vérité il est préférable d'être soi-même le centre d'intérêt. Je veux dire, C'est certes épuisant. Pour Rudolf, également. Mais pour moi. Ainsi. Comme compagne. C'est affreux. Et pourtant on ne peut pas vraiment le décrire. C'est seulement une sorte d'impression. Permanente. Tout le monde attend. Tout le monde guette tout autour de moi. Ou veut quelque chose. Et la joie maligne. D'avance. Non. Il a peu de chances. Ben. Elle va s'en rendre compte encore, comment c'est. Madame le Maire. Mon Dieu. Et je ne peux rien faire. Je veux dire. Jusqu'à maintenant je n'étais déjà pas vraiment sûre. que j'existe. Mais maintenant. Alors. Maintenant, je n'existe certainement plus. Tout simplement plus.

Par la porte du bureau apparaît un vieux canapé usé. Michael pousse le canapé dans le couloir. Lors des dernières phrases, Hélène l'aide. Au début, le canapé semble très lourd mais ensuite, il est poussé très rapidement. Michael et Hélène s'assoient l'un à côté de l'autre, épuisés. Le canapé se trouve au milieu de la scène.

Hélène sort de son sac à main une flasque et boit en premier.

HELENE : Voici. Bois. Pour une épouse d'un homme politique ça reste la meilleure compagnie .

MICHAEL : Ah oui. *Il boit.* Comme cela c'est plutôt sympa. Non ?

Il s'approche.

HELENE (buvant encore, allumant encore une cigarette,

Songeuse.) Tous ces gens sont certainement encore à la maison.

MICHAEL : Quels gens ? *Il recommence à tripoter ses vêtements.*

HELENE : Mais ceux qui le forment. Pour la discussion. A la télévision. Un environnement détendu, privé.

MICHAEL : Il en a besoin ? Il n'a rien de mieux à faire ?

HELENE : Non. Ils regardent également la nouvelle vidéo.

MICHAEL : Encore une ?

HELENE : Oui. Moi aussi j'ai le droit d'y être. Je peux entrer main dans la main avec mon époux. Dans le beau nouveau monde qu'il va créer. Regarde. *Elle monte sur le canapé, brandit la cigarette et la flasque au-dessus d'elle et descend d'un grand pas du canapé. Très exagérément.* C'est ainsi qu'on accède au beau nouveau monde de Rudolf. Bien entendu, ici il manque le truc.

Elle se rassied à côté de lui. Il se remet à la cajoler.

HELENE : Chez toi c'est pas possible ?

MICHAEL : Non.

HELENE : Sylvie n'est-elle pas ?

MICHAEL : La nourrice.

HELENE : Mais celle-là. Celle-là on la met devant la télévision. Le temps d'une vidéo elle va bien rester tranquille. Et nous. Nous allons dans la salle de bains. Toujours mieux que dans la voiture. J'ai encore un torticolis d'il y a trois semaines. De plus, j'ai toujours peur. Un jour quelqu'un va être là. Et qu'est-ce qu'on fait alors ?

MICHAEL (n'interrompant pas ses cajoleries) : Mais Hélène. Ce n'est pas si grave. Ne prends pas ça aussi au sérieux. Nous ne sommes certes pas les seuls. Je ne sais pas. Il faut toujours que tu exagères. Bien sûr, tout ça est très éprouvant pour toi. Mais bon. Tu joues le jeu. Ne t'étonnes donc pas, si tout est comme ça.

HELENE : Oui. Oui. Je ne dois pas m'étonner. Non. Non. Je ne dois pas m'étonner. Allons bon. Je ne m'étonne pas.

MICHAEL : Oui. Excuses-moi mais. Nous jouons tous le jeu. Nous tous n'avons pas le droit de nous étonner. Voilà. Viens. Bois encore un peu. *Il cherche la flasque dans son sac à main.* Voilà, *Il lui donne la bouteille. Obéissante, elle la prend et boit.*

Tiens ! Qu'avons-nous donc là. *Il tient en l'air une boîte de médicaments.* Tiens. Qu'est-ce que c'est,

Michael ouvre la petite boîte et en sort la notice. Il se lève et lit à voix haute. Il le fait avec un sérieux comique et s'adresse, tout-à-fait confiant, au public dans la manière de la comédie bourgeoise qui recherche la compréhension masculine, galante et chauviniste, sur les exigences que ces

femmes font subir aux hommes.

MICHAEL : Notice pour l'introduction d'un suppositoire vaginal dans la cavité vaginale. Indications : Contraception. Mode d'emploi : déchirer la housse de protection, entre guillemets : aluminium. Sortir le suppositoire vaginal et l'introduire profondément dans le vagin avant le rapport. Entre guillemets : voir illustration. Bien. Oui. - *en murmurant* ... s'est avéré,

Julie virgule, en l'employant correctement) comme fiable *Il lance un dernier regard, direct et significatif, dans le public. Ensuite il ne reprendra plus de contact* un contraceptif fiable...

HELENE (est restée entretemps assise de façon léthargique sur le canapé) : Je ne prends plus ce machin.

MICHAEL : Quoi ? Tu as arrêté. Tu ne prends plus la pillule ? Depuis quand ? Sais tu en fait ? Ce machin a une certitude de probabilité 90 pour cent. Cela veut dire qu' à chaque dixième baise il y a le danger...

HELENE : Cela nous amène seulement à l'année prochaine. Au mois de mars.

MICHAEL : Idiotie. Quelle idiotie. Comment peux-tu...

HELENE : Comment ça. Comment ça, une idiotie. Nous nous voyons juste encore une fois par mois. Depuis que tu es parti d'ici tu n'as plus de temps du tout. Pas de pause le midi...

MICHAEL : Mais. Tu ne comprends pas. *Il lui enlève la bouteille et boit.* Non. Tu ne comprends pas. Tu ne comprends

donc pas. C'est qu'on ne sait pas laquelle sera la dixième. Mon Dieu. Bah. Je préfère ne pas m'imaginer. - Tu ne peux même pas faire quelque chose au cas où. Au cas où quelqu'un découvre ça. Non. Complètement impossible. Tu. *Il se met à rire*. Tu devrais le garder simplement. Pauvre Rudolf.

HELENE : Mais tu peux le faire savoir à ce moment-là. Dans ton journal. *Ironiquement*. Et ensuite tu m'épouses et tu fais de moi une femme honorable. Enfin.

MICHAEL : Une tragédie. Une chose pareille pourrait devenir une vraie tragédie.

HELENE : Dans ton journal à scandale ?

MICHAEL (se ressaisissant et n'étant plus qu'indigné) : Alors.

Je dois tout de même te dire une chose. Je trouve ça irresponsable de ta part. Et de plus. Ce machin a un goût vraiment infect.

Michael entame le rituel "du coucher". Lentement et avec ordre, il se deshabilite et plie soigneusement tous ses vêtements ou les accroche aux clefs des armoires. Il pose ses chaussures parallèlement l'une à l'autre et se couche sur le canapé en caleçon et chaussettes. Juste au moment où Hélène termine son monologue. Elle se lève en sautant et tient le discours suivant en faisant les cent pas. Elle s'approprie entièrement la scène.

HELENE (à la Jeanné d'Arc, tout-à-fait enflammée) :
 Irresponsable. Bien entendu. Totalement irresponsable.
 Affreusement irresponsable, même. Mais, Je te le demande. Nous autres, avons-nous été un jour responsables. Moi, jamais encore. Et comme il semble, je suis certes indifférente.
 Simplement tout-à-fait indifférente. Il va de soi que je dois bouffer ce machin. Chaque jour. Pendant sept jours, des petites pillules blanches. Sept jours en rose pastel. Et puis sept pillules oranges. Une année. Après l'autre. Et pourquoi ? Je te le demande. Pourquoi ? Peux-tu me le dire ? Voilà ! C'est en fait totalement superflu. Totalement et complètement superflu. Puisqu'il y en a pas. Puisqu'il y en a pas, de baise. Avec Rudolf de toute façon pas. C'est bien pour cela qu'on est marié. Et toi. Pas non plus. Plus. En tout cas. Et

tu veux que je te dise quelque chose. Personne ne baise. Personne. Les couples que je connais. Pas depuis des années. Et les amants. De temps à autre. Bah. A part quelques loups éternellement affamés aux comptoirs de bars, Personne. Et nous les connaissons déjà tous. A cause de cela. Non. A cause de cela il ne faut pas s'empoisonner. Ou promener des boucles en fer dans son ventre. Voilà. Cela a ma foi le goût de savon. Ne fais pas semblant d'avoir le temps pour ce genre de chose. De toute façon. La dernière fois, j'ai remis mes bas alors qu'on était déjà à nouveau au centre ville. C'est là, tout notre temps. Je vais te dire. J'en ai ras le bol. Et vraiment ras le bol. - Le monde entier est fait de sexe. Et rien de tout cela n'existe. Rien. Totalement rien. Mes hommes. Toujours dans des réunions et à des rendez-vous. Probablement êtes-vous simplement des baiseurs de réunions. Et moi je suis chaude. Je ne te dis pas. L'histoire avec le facteur n'est pas si mal. Pas du tout. Je vais te dire. J'en rêve. Qu'ils font la queue. Tous les hommes. Et moi, je suis simplement couchée. Et ils me le mettent. L'un après l'autre. Chacun. Mais pour de tels contes je n'ai pas besoin d'avaler des choses. Ni blanches, ni oranges et pas non plus en rose pastel. - Aucun homme ne baise. Pas volontiers en tout cas. Aucun homme ne veut baiser. En réalité, aucun homme a vraiment envie de baiser. - En tout cas jamais quand moi je veux. Je crois que c'est tout de même une construction assez ratée. Malade. Simplement tout à fait

malade.

Elle se tient au centre, les bras écartés, et se tourne vers Michael quand elle dit "malade". Il réagit comme si elle n'avait pas prononcé un seul mot. Il lève la tête vers elle et sourit.

MICHAEL : Alors ? Qu'en penses-tu ? Hm ?

HELENE : Ah quel vieux con.

Elle se jette dans les bras de Michael. Câlin ardent.

Le couple se fige, elle, couchée sur lui. La lumière se modifie ; en spots très puissants qui illuminent le canapé avec le couple, le baluchon contre le mur arrière, la porte du bureau, des placards à dossiers ouverts etc.

Un spot accompagne la progression des Trois Grosses Femmes.

Lors de leur entrée en scène, les Trois Grosses Femmes portent dans chaque main des filets à provision débordant d'aliments : légumes, fruits, lait et pain. Leurs vêtements étincellent, scintillent et brillent. Elles effectuent leur parcours à travers l'exposition de façon tout-à-fait majestueuse. Leurs remarques sur l'exposition sont d'une objectivité compétente. Elles passent par la porte, s'immobilisent un instant.

s'imprègnent de l'impression générale, ensuite elles vont d'une oeuvre à l'autre. Elles se penchent vers chaque objet et le regardent avec précision. Ce faisant elles parlent sans aucune interruption, chacune à son tour.

1ère GROSSE : Ça doit être ici.

2ème GROSSE : Oui. C'est ici.

3ème GROSSE : Oui. Je crois que ça doit être ici.

1ère GROSSE : J'espère que ce n'est pas encore un...

2ème GROSSE : ... de ces lieux de manifestation originaux pour une exposition.

3ème GROSSE : Alors que l'exposition n'a rien d'originale.
1ère GROSSE : Sommes-nous à vrai dire en avance ?
2ème GROSSE : En avance ? Je ne peux l'imaginer.
3ème GROSSE : Nous sommes au bon endroit ici. C'est sûr.
1ère GROSSE : Oui. Alors. Réalisme. Me semble-t-il.
2ème GROSSE : Oui. Sans doute. Réalisme.
3ème GROSSE : La réalité est donc inélectable.
1ère GROSSE : La question est seulement de savoir...
2ème GROSSE : ... si une simple reproduction des qualités empiriques suffit...
3ème GROSSE : ... à être également ce qui peut être exprimé par l'art.
1ère GROSSE : Bien que je constate aussitôt...
2ème GROSSE : ... que ce genre de réalisme ne peut ici tout de même pas se passer de citations du...
3ème GROSSE : ... passé métaphysique de l'art. Comme la position de ce canapé...
1ère GROSSE : ... au milieu de la pièce...
TOUTES ENSEMBLE : ... rend inévitable l'association avec un autel. Une situation de sacrifice. Les amants. Le sacrifice humain.
2ème GROSSE : Ceci peut alors devenir une solution acceptable...
3ème GROSSE : ... ici le devoir de trouver un lien avec une réalité...

17

1ère GROSSE : ... et puis quand même à nouveau la réalité comme ici...

2ème GROSSE : ... cette figure de femme. La femme saouïle de haut niveau social après la party.

3ème GROSSE : Oui. La reproduction naturaliste, jusque dans le détail désolant. Comme ici...

1ère GROSSE : ... les boucles d'oreille vraiment affreuses. Ou les coutures de bas déplacées.

2ème GROSSE : Doit-on appliquer ici de la critique sociale ?

3ème GROSSE : A quoi bon la critique sociale dans l'art ?

Encore rien qu'une manie d'hommes. De prêcher.

1ère GROSSE : Les artistes, eux aussi, aiment remplir leurs devoirs sacro-sociaux.

2ème GROSSE : Même si cela doit alors mener au cynisme esthétique ?

3ème GROSSE : Comme ici. L'acte masculin. Narcissisme plat et absence totale d'énoncé.

1ère GROSSE : Mais de la beauté.

2ème GROSSE : Qui ne peut plus exister.

3ème GROSSE : La sculpture de toute façon ne peut plus être que la chose elle-même. On peut oublier...

1ère GROSSE : ... ce qui est tenté ici. Mais le renoncement à un accueil dans l'éternité...

2ème GROSSE : ... dans un ciel de l'art semble être plus difficile pour les artistes...

3ème GROSSE : ... que leur conscience esthétique ne l'admet.
1ère GROSSE : Comment peut-on encore avoir une idée pareille.
C'est vraiment du kitsch obsolète. Une tentative ratée.
2ème GROSSE : L'installation, également. Un bureau abandonné
n'exprime rien de sa fonction.
3ème GROSSE : La dissimulation ne peut pas non plus être
camouflée par cette fidélité dégoutante au détail.
1ère GROSSE : Juste un peu de désolation poussiéreuse. Et
ici...
2ème GROSSE : ... une tentative supplémentaire d'arriver dans
une réalité. Strotter. Ici. Au mur. Vous voyez.
3ème GROSSE : Je crois qu'on peut oublier ceci.
1ère GROSSE : Ceci...
2ème GROSSE : ... il ne faut pas en...
3ème GROSSE : ... tenir compte outre mesure. Une photo...
1ère GROSSE : ... de ce décor...
2ème GROSSE : ... aurait suffi. Et puis...
3ème GROSSE : ... ce serait n'importe quelle photo...
1ère GROSSE : ... sans importance...
2ème GROSSE : ... simplement sans importance.
3ème GROSSE : Ce serait la simple reproduction...
1ère GROSSE : ... d'une tentative, d'établir...
2ème GROSSE : ... une réalité. Dépassée...
3ème GROSSE : ... par chaque image d'une réalité.

1ère GROSSE : Une tentative quelque peu théâtrale avec ce couple.

2ème GROSSE : Ce n'est certes pas consistant.

3ème GROSSE : Ici on devrait conseiller à l'artiste...

1ère GROSSE : ... de se rappeler de façon plus radicale...

2ème GROSSE : ... que si quand bien même réalité...

3ème GROSSE : ... alors ce n'est justement plus que ...

1ère GROSSE : ... la réalité spécifiquement propre qui a le droit à l'existence.

Les trois grosses sont arrivées à la porte d'entrée. Elles sortent de façon majestueuse. On les entend partir. Environ quatre secondes après que le dernier pas s'est éteint une voiture passe à nouveau et éclaire la pièce.

La lumière se modifie à nouveau en éclairage néon.

Le couple s'embrasse à nouveau. Soudain, elle se rassied et demande, gentille enfant :

HELENE : Dis. As-tu envie après tout ? Je veux dire. Vraiment. Comme ça. De moi. - Je veux dire. Nous nous sommes bien. En fait. Par hasard. Nous nous sommes bien rencontrés que par hasard. Ce soir. Je ne savais pas. Que tu... Sans Sylvie. Je veux dire. C'est de plus en plus par hasard. Tout ça. Mon Dieu. Quand tu travaillais encore ici. et devant le bureau. Le matin. un petit... Ou dans la pause du déjeuner...

MICHAEL (se rassied brusquement) : Peux-tu me dire en fait pourquoi on parle tant ici. Tu parles déjà presque autant que ton mari. - Okay. Okay. Je ne me suis pas occupé de toi. Et c'est pourquoi il n'y a pas de baise. Logique. As-tu encore à boire.

HELENE : Tiens.

MICHAEL (commence à s'habiller) : Mais. Tu as bien raison. En quelque sorte c'était plus facile. Il y a peu encore tout était plus facile. En quelque sorte. Ou pas. Qu'est-ce que j'en sais. Même le passé n'est pas net. *Il boit.*

HELENE : Laisse moi-(z)'en encore un peu. *Elle prend la bouteille.* Merci. Mais. Boire ensemble. Cela nous reste. - La désintoxication, a-t-elle, en fait, eu des effets ?

MICHAEL : Je ne crois pas. Pour celle-là c'est foutu.

HELENE : Oui. Mais que vas-tu faire alors.

MICHAEL : Mon Dieu. Les enfants. Et un jour ou l'autre, il va falloir que je divorce. Ensuite.

HELENE : Oui ?

MICHAEL : Oui. *Crise de dégoût total envers la vie en reboutonnant sa chemise.* Oui. Oui. Oui. Je vais divorcer. Mais les asticots dans ma chair seront de toute façon bientôt des vers. De m'avoir bouffé jusqu'à l'os. Et puis, s'en iront en rampant. *Il noue sa cravate.* S'en iront de moi. Les petits vers. - Voilà. J'ai fini.

HELENE (reste naïve et gentille, insensible au déchaînement de Michael) : Mais. Ça me touche quand même. Une si belle femme. - C'était réellement une belle femme. - Je l'ai toujours aimée. En fait oui. Oui. Si. - Tu ne peux pas divorcer. Si elle va si mal. Tu ne peux vraiment pas. La laisser seule.

MICHAEL : Ah non ? Je croyais que. Toi. Tu voulais m'épouser. C'était notre plan, un jour. Tu divorces. Je divorce. Nous prenons la fuite. Et vivons heureux jusqu'à la fin de nos jours. Et si nous ne sommes pas morts...

HELENE : Mais nous le sommes. Depuis longtemps. Moi, en tout cas, c'est sûr. Qu'est-ce que je peux encore faire. Sans les plus terribles conséquences pour tous les autres. Rien. Je ne peux plus rien faire. Empêtrée. Un matin, on se réveille. On est empêtré. C'est comme ça.

MICHAEL : Et nous ne nous sommes donc jamais aimés non plus. Je croyais. Eh oui. Tu as probablement raison.

HELENE : Dit l'araignée venimeuse en s'étendant au soleil. Pour que la croix blanche sur son dos brunisse, elle aussi. Elle voulait se faire rééduquer. L'araignée ne voulait plus travailler comme tortionnaire.

MICHAEL : Le sang sec est brun aussi. Que voulait-elle être, l'araignée ?

HELENE : Rédacteur en chef. Bien sûr.

MICHAEL : Bien sûr.

HELENE : Oui. Alors là.

MICHAEL : Oui. Alors là.

HELENE : Oui. Alors là.

MICHAEL : Oui. Alors là.

Elle se lève du canapé. Remet les cheveux en ordre devant son miroir de poche. Elle se prépare pour sortir. Il rectifie sa cravate et boutonne sa veste correctement.

Hélène et Michael se tiennent debout l'un en face de l'autre. L'écroulement d'une relation jusqu'alors exécuté de façon nonchalante se cristallise soudainement en un adieu tragique. Tous les deux sont à nouveau sobres et se tiennent dans un faisceau lumineux. Leur tenue de soirée jusqu'alors exagérément soignée, est à présent tout-à-fait adéquate. La tragédie ne prend son début que dans cette scène. Playback ; anglais parfait à la Shakespeare. Extrêmement pathétique.

ANTHONY/MICHAEL : I'll leave you, lady.

CLEOPATRA/HELENE : Courteous lord, one word,
 Sir, you and I must part, but that's not it ;
 Sir, you and I have loved, but there's not it ;
 That you know well. Something it is I would -
 O, my oblivion is a very Anthony,
 And I am all forgotten.

ANTHONY/MICHAEL : But that your royalty
 Holds idleness your subject, I should take you
 For idleness itself.

CLEOPATRA/HELENE : 'Tis sweating labour
 To bear such idleness so near the heart
 As Cleopatra this. But, Sir, forgive me,
 Since my becommings kill me when they do not
 Eye well to you. Your honor calls your hence ;

Hélène l'accompagne jusqu'à la porte. Mais reste dans l'obscurité. Elle va jusqu'au canapé et s'assied. D'abord il y a encore la lumière du couloir, puis elle s'éteint. Lumière comme au début. A nouveau, froufroutement et chuchotement. Hélène, assise dans l'obscurité, allume une cigarette. Par le haut-parleur, on entend les pas de Michael revenir. De la lumière dans le couloir. Il ouvre la porte brusquement. Lumière. A cause de la clarté soudaine, Hélène cligne des yeux et les ferme. D'abord, il n'est que fatigué, puis cela s'accroît et tourne à la rage froide. C'est la rage du père qui a essayé en vain de faire faire quelque chose à sa petite fille et qui n'a pu y parvenir.

MICHAEL : Où es-tu donc ?

Viens maintenant.

S'il te plaît, viens maintenant.

Viens. Les scènes, c'est pour demain.

Tu peux m'appeler toute la journée.

Pour toi, j'y serai.

Mais, s'il te plaît, viens maintenant.

HELENE (toujours les yeux fermés) : Non.

MICHAEL : Non ?

HELENE : Non.

MICHAEL : non ?

HELENE : Non. *Elle s'étend sur le divan.*

MICHAEL (froïdement ironique) : Non. Elle reste. Elle reste et joue la fille martyrisée. La femme incomprise, souffrante. Et tu crois qu'on peut faire tout ça comme ça.

Il se détourne soudainement et entre dans le bureau. Il en sort aussitôt avec une bouteille de Whisky.

Je vais te dire ce qui te manque. Tu n'es pas encore assez soûle. Viens. Tu dois tout de même être soûle comme il faut. Alors seulement on pourra croire vraiment à ta misère. Viens.

Il s'agenouille sur elle et la force à boire. Sa rage et son dégoût vont jusqu'à atteindre la froideur et une maîtrise sur l'action de plus en plus grandes.

Voilà. Allez. Bois. Bois donc. Allez, petite. Tout pour toi. Que pour toi. Et ne fais pas semblant maintenant.

Elle s'étrangle et s'étouffe presque. Elle se cabre et se défend, gargouille et s'ébroue.

Mais d'habitude tu aimes tellement boire. Voilà. Allez. Viens. Tout. Tout boire. Voilà. Et parce que tu as été une fille si sage, tu seras baisée.

Il reste agenouillé sur elle dont il attrape le sac à main au sol, il le fouille et en sort la petite boîte de médicament. Il ouvre celle-ci en la déchirant. Hélène continue à tousser et à haleter.

Il parle d'un air absent, occupé à ouvrir la petite boîte et à en sortir un suppositoire. Voilà. Maintenant, tu vas te mettre ce truc là-dedans. Et puis on va le faire comme il faut. Tu vas voir. Le monde va tout de suite changer. Ça c'est bon contre

les dépressions. C'est ce que tu as souhaité, non. Une bite. Tu l'auras. Tu l'auras. Ce sera l'occasion de ta vie. Tu verras.

En haletant, elle se défend. Michael lui met, sans plus la déshabiller, le suppositoire dans le vagin. Puis, il s'assied épuisé, mais tout-à-fait content au bord du canapé. Il lui rajuste la jupe. Il allume une cigarette. Tous les deux halètent. Il poursuit l'étude du mode d'emploi.

Bon. Qu'est-ce qui se passe maintenant. Ah bon. Dix minutes. Allez. Celles-là on peut encore les attendre.

Il se lève et ôte sa veste à nouveau. Il l'accroche soigneusement à une clef d'armoire. Continue à fumer. Regarde, s'il y a quelque chose dans la bouteille. Se rassied sur le canapé. Regarde le public.

Hélène se rassied. Un court instant, le dos tourné vers le public. Se lève sans assurance. Indécise. Va ensuite dans l'ancien bureau du rédacteur en chef. En revient. Elle va chercher des bouteilles apparemment restées dans le bar du bureau. Très concentrée et soigneuse, elle construit avec ces nombreuses, nombreuses bouteilles d'alcool différentes, une ligne derrière laquelle elle reste. A chaque fois, elle vide le reste des bouteilles dans une vieille cafetière minable. Et de cette cafetière dans des tasses. Tout cela, elle le fait avec attention et absolument sans ivresse. Elle ne s'occupe pas de Michael.

Pendant ce temps :

MICHAEL : Il est assez tard. Bien entendu, tu as raison. Nous nous sommes. En quelque sorte, nous nous sommes l'un de l'autre. - Avons été assez naïfs, en fait. N'est-ce pas ? Je veux dire, nous deux. Mais probablement, il faut croire à ces contes de fées. Les réalités. Elles ne sont vraiment pas assez drôles. - Tu sais. Parfois. Parfois, on a quand même encore des moments de lucidité. Alors, je pense. Je devrais me trouver une bonne pute. Ce serait plus facile. Pour nous tous. Tu sais. Ne plus importuner personne. Avec des sentiments. Et le reste. Ces tortures. Ces efforts. L'éternelle question qu'est-ce que Sylvie va encore inventer. Qu'est-ce que toi, tu vas dire. L'une de vous n'est-elle pas en train de s'en faire un autre.

Perturbations. Rien que des perturbations. Et j'ai vraiment assez à faire. Vraiment assez. - Le soir. Quand j'ai fini. Je passe alors voir la pute. A n'importe quel moment. Ou même pas. Et : rien ne se passe. Il ne se passe rien. Je paie. Et pas de scène. Pas d'hystérie. *L'imitant*. Non. Je ne pars pas. Non. Non. Non. - Du calme et de l'ordre. Fini avec les sentiments. On pourrait à nouveau travailler. Dans le calme. Ou réfléchir. Même. Recommencer à réfléchir. Mon Dieu. Bien entendu, c'est sans entrain. C'est sans entrain. Mais ceci aussi. Et, de plus, on est détruit. - Sentiments. C'est ce que vous inventez en tant que mères. Et ensuite, pendant toute la vie, vous les arrachez aux hommes. - Tu sais. Vous faites ça tout de même très habilement. Sans vous, la vie fait mal. C'est ce qu'on apprend dès le premier jour. Douleurs. Ce sont vos moyens. Jalousie. Aliénation. Abandon. Privation. Chaque envie est agrémentée de la peur des douleurs. - Et qu'est-ce qu'il nous reste, à nous, pauvres cons. - Nous nous laissons entraîner par une avidité frénétique et luttons pour des choses dont nous ne verrons jamais la couleur. Une éternelle guerre de Troie. La belle Hélène. Finalement, personne ne l'a jamais vue. - Mais. Ainsi vous empêchez une évolution plus importante. Toujours replongé dans des ennuis privés, aucun être humain ne peut être performant. Avec la raison seulement on peut parvenir à quelque chose. Parvenir vraiment à quelque chose. - Quand nous baisons. Il y a peut-être pendant deux secondes. Une illusion de quelque chose. Qu'en sais-je. Désir. Proximité. Et puis, chacun s'en va reprendre de nouvelles forces pour la prochaine complication.

Je trouvais agréable de tomber amoureux précisément de toi. Tu crois. Après tout, ton mari et moi, on ne s'entend pas tellement bien. Au contraire. Mais ceci me semble être votre rôle. Une perturbation. Une éternelle perturbation. - Seulement. En réalité, il y a justement encore des choses importantes. Dont on doit aussi s'occuper. Notre Etat. Notre société. Le monde. Tout. Nulle part, l'ordre. Nulle part, la paix. Et moi. Au lieu de sauver le monde, je suis assis là et j'attends que dans le vagin de la femme de mon plus grand ennemi politique se forme assez de mousse pour que nous puissions faire l'amour sans risque. Et ainsi mettre le démon Eros à nouveau de côté pour un jour. *Il avait pris un ton grandiloquent. A présent, sobrement.* Je ne devrais pas boire autant, peut-être.

Subitement, Michael se met à se rhabiller. Il s'assied sur le canapé, cherche la notice et l'étudie.

Hélène pose la cafetière. Elle se dirige vers la bègue, la prend par la main et la conduit dans son cercle de bouteilles. C'est la parfaite hôtesse. La lumière plonge les deux femmes dans des nuages roses et conviviaux.

HELENE : Vous êtes quand même venue. Entrez, Madame le docteur. Venez. Veuillez excuser. Le désordre. Mais. Vous savez bien. Un instant. Tout de suite. Une chaise.

Elle se précipite dans le bureau. Elle apporte un fauteuil pivotant, abîmé, et le pose dans le cercle de bouteille. La bègue s'assied. Hélène retourne dans le bureau et revient avec deux tasses à café sur des soucoupes. Les deux femmes sont assises dans un flot de lumière.

Voilà. Maintenant on s'installe confortablement. Je suis très heureuse que vous ayez quand même eu le temps. Je n'aurais pas su. Comment je. En ce moment c'est justement. A nouveau.

Particulièrement dur. Mais. Mais vous pouvez l'imaginer...

Avec la cafetière elle remplit la tasse de la bègue. Puis la sienne. Scène de bavardage au café. La bègue reste la bègue et ne s'intéresse qu'aux boissons. La situation sociale est uniquement du côté d'Hélène.

Mon mari n'est malheureusement pas à la maison. Mais. Ainsi, toutes deux nous pouvons. Pour une fois vraiment. Nous parler.

Le café est-il bon comme ça ? Oui ? Moi aussi, j'ai arrêté le sucre. Avec le temps. N'est-ce pas. On se déshabitue de ça. De tout ça. Mais oui. Mais oui. Il faut l'accepter. Vous ne croyez pas ? - Allons Madame le docteur. Je ne sais pas ce que j'aurais fait si vous n'étiez pas venue. Avec personne. Mais vous le savez. Je ne peux parler avec personne. Je n'ai pas le droit. Mon mari. Le divorce est impossible. Actuellement. Les élections. Vous savez. Et avec mon ami. Cela ne marche plus non plus depuis longtemps. Nous voulions nous marier. *Elle rit sans entrain*. Comme nous. Ensemble. Mais entre temps. Vous savez. Sa femme boit. Et les cures. Ça ne donne rien non plus. Alors il l'emmène à la clinique. Il dit qu'elle est folle. Mais je sais qu'il l'enferme pendant des journées entières. Dans la chambre. Ils ont une sorte de femme asiatique. Bien entendu, elle ne sait absolument pas ce qui se passe. Et quand sa femme sort. De la clinique. Bien entendu, elle recommence aussitôt. Une femme malade. On le plaint. Un poids. Et lui, il porte ça comme ça. Un homme formidable. L'histoire avec la femme malade, il l'a raconté tout de suite. Tout au début.

Hélène se lève. Elle sort du cercle. La tasse à la main. Party debout. Une île de lumière pour elle et Michael près du canapé. Il se lève et boutonne aussitôt sa veste. Poli. Bonne société.

HELENE (boit une gorgée à sa tasse) : Ah. Mais bonjour. On vous verra alors. Chez nous. Ce dimanche.

MICHAEL (très poli) : Je crains. Je serai. Plutôt pas.

HELENE (flirtant) : Je ne peux l'accepter. Vous devez venir.

MICHAEL : Je suis désolé...

HELENE : Quelque chose ne va pas ? Dites.

MICHAEL : Non. Pas vraiment. Je veux dire...

HELENE : Oui. Peut-on vous aider en quoi que ce soit ? Vous pouvez sans crainte vous faire aider. Par moi. Tout-à-fait.

MICHAEL : Alors. Vous ne savez pas. Je croyais que. Tout le monde est bien informé. Ma femme est...

HELENE : Mon Dieu. Quoi ? Mais la semaine dernière, je l'ai...

MICHAEL : Oui. Je devais à nouveau l'emmener à la clinique.

HELENE : Dans une. Mais...

MICHAEL : Si. Oui. Et il y a. Peu d'espoir. Ces choses ne s'améliorent. Pratiquement jamais.

HELENE : Mais. C'est. Mais c'est affreux.

MICHAEL : Oui. C'est affreux. - Mais vous savez. Je suis très content que je. De cette façon. Que je puisse une fois. Avec quelqu'un. Vous savez. Il y a peu de gens. Avec qui. Je vous remercie.

HELENE : Il n'y a pas de quoi. Il faut me téléphoner. Si vous avez besoin de quelque chose il faut me téléphoner. Promettez le moi. Et en ce qui concerne dimanche. Ce n'est pas si important.

Changement de lumière en bavardage de café. Hélène retourne dans le territoire des bouteilles. Elle sert à nouveau la bèque et s'assied sur la chaise vacillante.

HELENE (ennuyée) : Oui. Vous l'avez bien deviné. Et il avait besoin de quelque chose. D'urgent, en plus. Très urgent. Michael se rassied brièvement. Il lève les yeux. Elle regarde vers lui, perdue dans ses pensées. Rencontre des regards. Il se lève et fait un pas vers elle. Elle se fige. Se lève d'un bond. Pourchassée. Il s'approche encore. Frise d'une soudaine panique, elle s'enfuit dans la chambre attenante. Elle passe la tête. Elle essaie de passer à côté de lui. Elle fait tomber des bouteilles. Panique. Elle a peur de la répétition de la "scène du viol".

Au milieu de la scène. Hélène tressaille. Elle se voute. Elle vacille. Elle tombe presque. Elle se traîne jusqu'au canapé où elle s'effondre.

Michael la regarde et observe sa panique. Il va derrière le canapé et y reste. La bèque boit lentement mais sûrement. Lumière sur le canapé.

Hélène est une personne au bout du rouleau, ne voyant aucune possibilité de s'en sortir. C'est là une représentation d'un désespoir, d'un désarroi et d'un désenparement extrêmes.

HELENE/SYLVIE : Non. Non. S'il vous plaît, Madame le docteur. Ne le laissez pas entrer. S'il vous plaît. Il. Il. Vous devez

m'aider. Non. Non. Je suis calme. Je suis calme. S'il vous plaît. Je vais être toute calme. C'est seulement. Il. Il. Non. S'il vous plaît pas ces injections. S'il vous plaît non. Je ne peux. Je ne peux plus supporter ça. Madame le docteur. Que dois-je donc faire. Dites-le moi. Vous ne me croyez aucunement. Vous écoutez seulement ce qu'il vous. Seulement ce qu'il. Personne ne me prête l'oreille. Personne. Personne. Personne. l'oreille.

Michael/Rudolf s'assied au bord du canapé. Il parle très aimablement avec elle, paternellement/affectueux et tient un petit appareil d'enregistrement.

MICHAEL/RUDOLF : Sylvie. Tu m'entends. Sylvie. Sylvie. Allez. Raconte. Dis-moi. Qu'est-ce qui s'est passé. HELENE/SYLVIE : Rudolf. Rudolf. C'est toi. Il faut que tu t'occupes de l'enfant.

MICHAEL/RUDOLF : Oui. Sylvie. Bien sûr. Je vais t'aider. Allez. Ne te fais pas de souci. Allez. Raconte-moi. HELENE/SYLVIE : S'il te plaît.

MICHAEL/RUDOLF : Comment ça se passe avec Michael. Il te bat. HELENE/SYLVIE : Il. Il...

MICHAEL/RUDOLF : Et puis tu bois et ensuite... HELENE/SYLVIE : Toujours. A-t-il. Quand...

MICHAEL/RUDOLF : Et il t'enferme dans la chambre. HELENE/SYLVIE fait un signe de tête.

MICHAEL/RUDOLF (très aimable) : T'enferme-t-il dans la chambre ?

*La lumière se restreint à la bague. Celle-ci relève les
bouteilles tombées et les vide encore une fois dans sa tasse.
Avec la tasse fraîchement remplie, elle s'assied dans la chaise
tournante.*

La bague boit et se tourne vers le canapé.

A nouveau, seul le canapé est plongé dans la lumière. Mais cette fois-ci ce n'est pas la lumière dure, mais une lumière conviviale, étouffée de salon. Paresseuse et lascive, Hélène est couchée. Michael rentre du bureau. Il ôte sa veste et l'accroche soigneusement. Il enlève la cravate et la pose dans un placard de bureau.

MICHAEL/RUDOLF : Salut.

HELENE : Salut.

MICHAEL/RUDOLF : Alors, Comment ça va chez toi ? Quoi de neuf ?

HELENE : Rien.

MICHAEL/RUDOLF : D'ailleurs, On en a entendu des choses sur ton copain.

HELENE : Sur quel copain ?

MICHAEL/RUDOLF : Mais, De ton rédacteur en chef.

HELENE : Ah oui ?

MICHAEL/RUDOLF : Sa femme nous a tout confirmé.

HELENE : Qu'est-ce que sa femme peut-elle savoir, Elle est...

MICHAEL/RUDOLF : Oui, Elle est, Mais, On sait également que ce sont ceux qui internent qui sont les véritables malades. C'est toi qui m'expliques toujours cela, Vous, Les victimes, Nous, Les coupables.

HELENE : Oui, Et alors ?

MICHAEL/RUDOLF : Bon. En tout cas. Une quantité de choses étranges sont venues au jour. Ce n'est pas une partie de plaisir, cet homme. Je peux te le dire.

Silence.

MICHAEL/RUDOLF : As-tu fait autre chose aujourd'hui. Que là sur le canapé.

HELENE : Ah oui !

MICHAEL/RUDOLF : Oui ? Et ce serait quoi ?

HELENE : J'ai réfléchi.

MICHAEL/RUDOLF : Nos enregistrements vidéo sont très bien d'ailleurs. Tu es très bien. Très convaincante.

HELENE : Oui ? C'est vrai ? Alors j'ai fini. Alors tu n'as donc plus besoin de moi.

MICHAEL/RUDOLF : Nous avons l'air vraiment. Vraiment contents de vivre. Cela va avoir beaucoup de succès. C'est réellement quelque chose pour toutes les classes. Bien. Que tu n'ais tout de même pas mis ces trucs élégants.

HELENE : Cela veut dire. Tu n'as donc plus besoin de moi. Cette campagne électorale est terminée. Et pour la prochaine tu prends un sosie.

MICHAEL/RUDOLF : Ahh. Tu veux t'évader. Bon. Alors pars quelques jours avec ce gars. Peut-être en as-tu besoin. Ceci dit. Je le trouve quand même un peu dégoûtant. Et. Qu'il ne se fasse pas d'illusions. Je le tiens définitivement.

HELENE : Comment ça. Tu le tiens définitivement.

MICHAEL/RUDOLF : Du matériel compromettant. Comme on dit si bien.

HELENE (curieuse, ricane) : Du matériel compromettant. Ça sonne super.

MICHAEL/RUDOLF : Bon. Une bande magnétique c'est déjà quelque chose dont on ne sort pas facilement. En tout cas, dans cette campagne, il ne peut plus rien contre moi. Cela, tu peux lui dire.

HELENE : Une bande magnétique. Je t'en prie. Si ce n'est que ça. Une bande magnétique. Quelques gens halètent et poussent des cris. Je veux dire. Comment veux-tu distinguer une baise d'une autre. Sur bande. Je te demande.

MICHAEL/RUDOLF : Mais. Qui s'intéresse à ce genre de trucs. Il s'agit ici de bien autre chose. Ma chère.

HELENE : Autre chose ? Non pas de baise ?

MICHAEL/RUDOLF : Il s'agit toujours de ça. Mais là. Regarde. *La bande tourne - par les amplificateurs. Elle court vers lui.*

lui arrache l'appareil des mains et l'éteint.

HELENE : Comment as-tu eu ça.

MICHAEL/RUDOLF : Ah. On m'a simplement informé. Au bon moment.

HELENE : C'est. C'est tout simplement. Tu ne peux pas.

MICHAEL/RUDOLF : Je peux te laisser celle-ci. J'ai tout chez le notaire. Les originaux sont toujours chez le notaire. Dans ces cas-là.

HELENE : Tu es un salaud. Mon Dieu. Vous êtes tous des salauds.

MICHAEL/RUDOLF : C'est ça le résultat de tes réflexions ? C'est ça que tu as trouvé ? Oui ? Mon Dieu. Qu'est-ce que tu es...

HELENE : ... devenue. Oui. Oui.

MICHAEL/RUDOLF : Comment crois-tu donc que cela puisse continuer. Avec toi ? Toute la journée sur le canapé. Pourquoi ne fais-tu rien. Quoi que ce soit. Tu vas devenir complètement. Tu as tout de même fait des études. Tu seras quand même...

HELENE : Et que dois-je faire ? Hmm. Quelque chose pour les démunis. Ou pour l'art. Je pourrais faire quelque chose pour les putes. Pour tes belles maîtresses noires.

MICHAEL/RUDOLF : Je veux dire, faire quelque chose. Travailler. Une activité. Ma chère Hélène. Cela fait du bien à tout le monde. D'avoir sa place. Un devoir.

HELENE : Que fais-tu en fait. Actuellement. Actuellement tu ne peux encore moins aller voir ta noire, Maria. *Elle tient la bande magnétique en l'air.* Ceci était expressément nécessaire.

N'est-ce pas ? Et maintenant vous vous tenez mutuellement en échec . Oui ? Michael détient les photos de toi. Et toi la bande. De sa femme. Maintenant vous pouvez continuer comme avant. A nouveau, tout est en ordre. N'est-ce pas merveilleux.

Hélène brandit joyeusement le magnétophone. Elle pénètre dans le cercle de bouteilles. La lumière la suit. Michael reste dans l'obscurité, sur le canapé.

Hélène se rassied près de la bague et bavarde avec elle en toute confiance. Elle reprend le ton de scène II.

HELENE : Mais maintenant, Maintenant tout est à nouveau en ordre. L'un possède des photos. L'autre une bande magnétique. Tout est en ordre. Vous savez. Madame le docteur. A vous je peux dire ça. Vous comprenez ça. Bien entendu, j'ai parlé à des médecins. De son problème. Il ne pouvait certes pas aller voir un médecin. Il a toujours peur que contre lui quelque chose. Noté quelque part. Ou enregistré. Ou dans ce genre. Et bien entendu, il a raison. Un scandale. Tout cela est en quelque sorte lié à ses problèmes avec à sa mère. Et puis, en même temps, aussi avec son père. En tout cas j'ai mis mes fils en pension. Loin de lui. Peut-être était-ce bien entendu aussi une erreur. N'en pensez-vous pas autant. Madame le chanteur d'opéra. Madame le chanteur d'opéra. Voudriez-vous encore une tasse. Peut-être ?

Au mot de la réplique "Madame le chanteur d'opéra" de la musique s'élève. La bête, une personne incroyablement alcoolique et déchue, s'agenouille au milieu des bouteilles et chante - en playback - la prière de la Tosca.

On passe un enregistrement historique. Lumière uniquement sur la bête. Bleu ou vert - en tout cas. L'irréalité de ce plaidoyer d'innocence peut apparaître dans toute sa splendeur.

La musique passe d'une exaltation symphonique à une "lettre à Elise" goutte à goutte fond musical étrangement différé de toute la scène suivante.

Lumière sur Michael et Hélène. Il est assis sur le canapé. Fatigué. Epuisé. Torturé. Elle flâne jusqu'à la fenêtre du couloir et regarde à l'extérieur. Ils restent ainsi.

Erièvement. La lumière est douce et caressante.

Ensuite, il se lève en sursaut. Décidé, il se dirige vers

Hélène. Il la prend par les épaules et la tourne vers lui.

Dehors, devant la fenêtre du couloir, on entend une sirène de police, s'approchant très près. La sirène s'estompe. Girophare derrière la fenêtre du couloir. On les voit tous les deux de profil devant la lumière du girophare. Ils se regardent dans les yeux. Profondément et intensément.

Pathétique. Le dialogue retentit par le haut parleur.

MICHAEL : Hélène, Hélène.

Elle le regarde. Puis, elle se dirige à nouveau vers la fenêtre. Dos au public. Elle reste quelques secondes dans cette position. Girophare. "Lettre à Elise". Lui, aussi, se tourne vers la fenêtre. A présent, tous les deux tournent le dos au public. Puis, elle se retourne brusquement. Ton de salon.

HELENE : Pleuvra-t-il demain encore ?

MICHAEL (insistant, passionné) : Hélène. Pourquoi pas.

HELENE (très tendre, très douce, très compréhensive) : Cela n'a pas de sens. Michajl Michajlov. Nous vous nous oublier l'un

l'autre. Vous devez partir demain en voyage. Et vous imaginer ne m'avoir jamais vu.

MICHAEL : Hélène. Hélène.

HELENE : Mischka. Vous le savez bien pourtant. Cela n'a pas de sens. Prenons notre malheur et supportons-le. Avec gratitude. Oui. Avec gratitude d'avoir fait connaissance. C'est plus que ce qui arrive à la plupart des êtres humains.

MICHAEL : Vous ne le pensez pas. Vous ne pensez pas ce que vous dites là. Je le sais.

HELENE : Pourquoi me torturez-vous. C'est insensé. Et faux. Ce serait un péché. Nous ne pourrions jamais devenir heureux.

MICHAEL : Je sais que nous sommes destinés l'un à l'autre. Je le sais.

HELENE : Je sais seulement que nous devrions le regretter.

L'éternité. Michajl. L'éternité nous restera interdite. Et comment pourrions-nous. Trouver un bonheur. Si ce n'est dans l'éternité.

MICHAEL : Nous transformerons les secondes qui nous sont données en une éternité. Hélène. Vous êtes mon destin.

HELENE : Je ne peux pas. Mes enfants. Ma vie... Vous êtes arrivé trop tard. *Ils sont très près l'un de l'autre. Elle parle à voix basse.* Vous êtes arrivé trop tard. Ou trop tôt. Mischenka. Ou trop tôt.

MICHAEL : Hélène. Nous devons. Notre destin. Il n'y a pas d'échappatoire.

Ils tombent dans les bras l'un l'autre et atteignent le canapé. Dans les haut-parleurs on entend des bruissements comme sur la

bande son d'un très vieux film. En même temps est projeté le scintillement de ce vieux film.

Le couple se tient dans une étroite prudente. "Lettre à Elise". Girophare. Le scintillement devient le trou de brûlure marron d'un film déchiré. Dans cette lumière, tout rappelle davantage encore l'atmosphère de salon. Même la bague boit son tord-boyaux de façon très cultivée.

La scène ressemble à "Le soir au salon - et - dehors la tempête de neige".

Le skinhead est soudain là. Il considère les décors un moment. Dès qu'il commence à parler le néon du bureau s'allume. Le skinhead est énorme et fort, d'apparence menaçante. Son bégaiement consiste à rater le début des mots à cause d'un retard de respiration et ensuite, à sauter des syllabes à cause du manque de respiration ainsi créé. Son bégaiement lui donne un caractère désenparé et simplement touchant.

SKINHEAD : Hououou ?

Hélène se rassied et ajuste ses vêtements. Il saute sur ses pieds, ajuste sa cravatte et boutonne sa veste.

MICHAEL (maître de la situation) : Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici. Qui vous a permis de traîner par ici.

SKINHEAD : Hououou ?

HELENE (en dame très aimable de la haute société) : La porte était probablement ouverte. Vous vous êtes certainement trompé. N'est-ce pas ?

SKINHEAD : Jjjjje dodododois traaaaaavailler iiiici. Nnnnnnettttoyer.

MICHAEL : Ca alors. Ca je ne peux pas m'imaginer. Que voulez-vous donc faire ici ? A cette heure. Quelle idiotie. Et maintenant partez. Vous entendez. Disparaissez.

HELENE (tentant d'équilibrer) : Vous vous êtes trompé d'adresse. Cette maison va être démolie dans les prochains jours. Vous savez. Ici, on ne range plus. Le mieux. C'est que nous partions tous maintenant.

SKINHEAD : Jjjjje dododois mmmnnnttttoyer. C'eeeeest un ooooooooo.

MICHAEL : Bon. Alors je te donne maintenant l'ordre de disparaître.

Le skinhead va tout de même dans le bureau. Il en ressort et tombe sur la bègue qui s'est endormie dans son fauteuil pivotant. Il s'arrête devant elle et la couvre longuement des yeux. A l'extérieur, de nouveau brièvement une sirène de police.

La bègue se réveille sous le regard du skinhead. Saculée, chancelante, Elle voit le skinhead planté devant elle.

Le couple se déplace lentement en direction de la porte tout en observant la scène suivante avec fascination.

SKINHEAD : Mama ? - Mama.

BEGAYEUSE : Fiston ? - Oui. - Fiston !

La bègue se lève en titubant. Elle se tient face au skinhead.

Tous deux se regardent en ricanant. Tous deux en même temps :

BEGAYEUSE : Dis. Fiston. Dis-moi.

SKINHEAD : Mama. Mamamama.

N *La bègue et le skinhead trinquent. Cordialité rude et pudibonde. Elle passe une fois la main sur la tête chauve du skinhead et ricane. Mais ils perdent alors à nouveau tout intérêt l'un pour l'autre. Le skinhead se tient là, indécis. La bègue reprend sa recherche de l'alcool.*

Michael et Hélène se tiennent en observateurs à l'arrière-plan.

Lui, en secouant la tête ; elle, tout de même quelque peu touchée.

La porte s'ouvre violemment. Le leader de la troupe des bagarreurs, Mick, entre en scène. Un membre de la bande entre d'abord, inspecte tout, manipule un interrupteur. Une lumière éblouissante, qui rend le délabrement visible jusqu'au dernier détail.

Mick est un homme chat de petite taille, très présent, élastique et silencieux qui examine tout le monde, même le public.

La troupe des bagarreurs se compose de skinheads - ou pas. L'un d'eux a un appareil de photo et prend sans interruption des clichés au flash.

Mick se tient derrière le canapé et regarde les décors. En passant en revue le public, il n'hésite pas à envoyer quelques sourires lascifs dans sa direction. Il s'adresse toujours à tous ceux qui sont présents donc aussi au public.

Echange du regard entre le skinhead et Mick ; le skinhead claque ses bottes de moto et begaie :

SKINHEAD : Heiheiheiheil Mimimimimick !

MICK : Heil.

LES BAGARREURS : Heil Mick.

Mick fait les cent pas. Il regarde tout. A nouveau, une confrontation lascive et provocante avec le public.

MICK (au couple) : Tiens, Tiens. Qui avons-nous donc là.

MICHAEL (tentant de créer une solidarité masculine, encore relax) : Une sortie nocturne. Plutôt un échec. Me semble-t-il.
MICK : Et la chère dame. N'est pas la chère Madame. Je suppose. Vous pouvez pas vous payer un hôtel. Non ?

HELENE (tout-à-fait dame de société dans l'embarras) : Vous savez. C'est... (Michael lui fait signe de se taire. Elle termine, déstabilisée)... difficile pour nous.

MICK (tourne autour de tous deux) : Peux vraiment pas

m'imaginer. Que quelque chose pourrait être difficile. Pour la chère dame.

Mick se retourne brusquement vers Michael et tourne autour de lui.

MICK : Economiser. Devons nous économiser. Oui ? Peux vraiment pas l'imaginer. Une si jolie cravate. Et les petits boutons de manchette. Tout, comme il faut. Alors. Pourquoi sommes-nous donc ici. Sur un terrain de démolition. - Toi, mon vieux. Je t'ai demandé quelque chose.

Au changement de ton du "Toi, mon vieux" les bagarreurs s'approchent. Mick saute sur le canapé et se balance provocateur.

MICK : Ce n'est pas encore votre tour. C'est pourquoi vous pouvez tout bonnement rentrer. Aujourd'hui. Encore. *Michael et Hélène veulent se diriger vers la porte.*

MICK : Mais on dit tout de même au revoir. On n'est pas malpoli à ce point. N'est-ce pas ?

MICHAEL ET HELENE (plutôt froidement) : Bonne nuit.

Mick saute du canapé et leur barre le chemin.

MICK : Heil Mick ! On dit chez nous.

MICHAEL (en colère) : Mais pas chez nous. Bonne nuit.

Michael prend Hélène par la main. Les bagarreurs s'approchent.

Des flashes. Confrontation : D'un côté Mick et les bagarreurs de

l'autre le couple. Le skinhead et la bèque, mais ces deux

derniers restent indifférents.

La bèque continue à boire.

Silence. Mick scrute Michael.

MICK : Bonne nuit n'est pas assez bien.

MICHAEL : Laissons tomber. Nous partons maintenant. Tout simplement. Je ne peux pas m'imaginer que ma façon de dire au revoir soit d'un intérêt quelconque.

MICK : Pour nous, c'est d'un grand intérêt.

Mick s'approche de Michael. Il fouille la poche intérieure et en retire le portefeuille. Les bagarreurs s'approchent. Michael et Hélène reviennent dans le cercle des bouteilles. Mick tend le portefeuille à l'un de ses hommes, sans pour autant quitter Michael des yeux. Le partisan de Mick ouvre le portefeuille, il jette son contenu sur le canapé en énumérant :

BAGARREUR (sur un ton de litanies) : Une carte American Express au nom de Michael Peciwal. Une carte du Diners Club au nom de Michael Peciwal. Une Euro-carte au nom de Michael Peciwal. Une Golden Card au nom de Michael Peciwal. Une carte de membre du club automobile au nom Michael Peciwal. Une carte du colony-

club au nom de Michael Peciwal. Une carte du country-golf-club au nom de Michael Peciwal. Un permis de conduire. Michael Peciwal. Né le 10 janvier 1946. Le documentant a été établi à....

MICK : Michael Peciwal. Michael Peciwal. Ce nom ne nous devrait-il pas être familier ?

HELENE (en colère) : Il est rédacteur en chef. Au quotidien (nom adapté au contexte). Ca vous dit tout de même quelque chose. Je vous conseille de ne pas poser de problèmes.

Justement aucun.

MICK : Non. Ca alors. La lady se met en colère. - Rédacteur en chef. *Il l'imite.* Rédacteur en chef. Le quotidien. - *Une colère terrible. Il crie, hors de lui. Là. Là. Dans le placard.*

Enfermez-le. Dans le placard. Ce salaud.

Les bagarreurs se jettent sur Michael. Ils l'entraînent dans un placard vestimentaire. Ils l'y engouffrent. Tumulte. Hélène crie. Flash. Ils ferment le placard. Michael hurle et se débat dans le placard. Un bagarreur amène la clef à Mick. Mick s'est aussitôt repris en main. Tout s'est fait incroyablement vite. Hélène se tient là, perdue et étonnée. Des hurlements et des coups étouffés en provenance du placard.

Mick se comporte avec Hélène comme s'il était l'interviewer d'une star invitée à une quelconque émission de divertissement. Il est très attentionné et familier. Il s'adresse également au public.

MICK : Et maintenant nous souhaitons la bienvenue à la célèbre invitée de notre soirée. Notre invitée est en fait une dame. Bienvenue à : Hélène Hofrichter. L'épouse de notre maire.

Applaudissements des bagarreurs. Le photographe prend des photos. La bègue râle son accord. Hélène se tient là, perdue et perplexe. Mick la prend par la main et la conduit vers le canapé. Michael se démène dans le placard.

MICK : Puis-je. Ici. Comme cela. Oui. Asseyons-nous ici. Comme cela. Venez. Asseyez-vous près de moi. Oui. *Lumière sur eux deux.* Comme cela. Alors. Madame le maire. Dites en fait. Aimez-vous en vérité, qu'on vous appelle comme cela. Cela vous dérange, ou en êtes-vous fière.

Michael se démène dans le placard. Hélène se tourne de temps à autre vers la tempête mais se laisse tout de même lentement glisser dans le rôle de l'interviewée de la TV. Les coups et les hurlements persistent pour rappeler la véritable situation.

HELENE : Oui. Alors.

MICK : Je veux dire. Aimez-vous. Une position pareille a certainement aussi ses inconvénients. Tout le monde les connaît. Vous ne pouvez aller nulle part sans que chacun sache qui vous êtes.

HELENE : Oui. Vous savez. En effet. parfois c'est difficile. Mais. Vous savez. Il y a tant de gens. Qui. Très aimables. Et qui sont contents de me rencontrer. Qui participent réellement à ce que fait mon mari.

MICK : Alors vous êtes contente.

HELENE : Oui. Bien sûr. C'est en effet un très beau devoir. D'être là pour tout le monde. Et de pouvoir aider.

MICK : Maintenant encore une question personnelle. Que faites-vous quand vous n'êtes pas sollicitée par tous ces devoirs. A quoi vous occupez-vous alors ?

HELENE : Bon. Je veux dire. Je - des animaux. Vous savez. Je m'occupe de nos animaux. Vous savez. Nous avons une maison à la campagne. Et là. Nous avons tout ce qui. Je veux dire. Des chevaux. Et des moutons. Nous avons même des poules. Et j'aime faire cela. Je suis aussi la présidente de l'association de la protection des animaux. Et je prends cela très au sérieux. Aider les animaux. Vous savez.

MICK : Mais cela tombe vraiment bien. Cela va merveilleusement bien avec notre jeux des célébrités. Dites. Quels bruits d'animaux savez-vous faire ? *Elle rit embarrassée, hystérique.* Nous voudrions justement que vous imitiez d'animaux. Et votre partenaire. Là. Dans le placard. Nous allons le chercher

maintenant. Mais avant, dites-nous quels animaux doivent être devinés. Qu'allez-vous imiter ?

HELENE : Oui. Alors. Le cheval ?

MICK : Très bien.

HELENE : Le mouton.

MICK : Oui. Et ? Encore un.

HELENE : La poule. Non. Le coq.

MICK : Très bien. Alors nous pouvons commencer. Allons.

Applaudissements des bagarreurs.

A nouveau, pleine lumière, éblouissante, sur scène. Un des bagarreurs va chercher la clef de Mick. A trois, ils sortent Michael du placard, le maîtrisant par une prise policière. L'emmènent devant Mick. Le photographe le prend ainsi en photo.

MICK (au photographe) : Prenons-en donc une de nous trois.

Michael tenu en arrière, Hélène sur le canapé et Mick au milieu se mettent en position. Photo de famille.

MICK : Nous commençons. Oui, Madame le maire. Et vous. *A Michael*, Vous nous dites ce que Madame le maire incarne. S'il vous plaît.

Hélène est encore assise sur le canapé. Elle tente d'imiter le hennissement d'un cheval. Michael fait une tentative de fuite.

MICHAEL (en criant) : Qu'est-ce que c'est cette connerie, Arrêtez ça.

Hélène hennit.

MICK : Vous devez deviner quel animal est Madame Hofrichter. Ce n'est pourtant pas bien difficile. Allons, encore une fois.

Hélène hennit et implore Michael du regard.

MICK : Vous pouvez également imiter l'animal entièrement. Il n'y a pas de limite.

Hélène tente à présent de faire le cheval. A quatre pattes sur le canapé, elle piaffe, accompagnée d'un balancement des fesses.

MICHAEL : Qu'est-ce que cela veut dire, Hélène !

Hélène fait le cheval.

MICK : Vous devez nous dire simplement de quel animal il s'agit.

Hélène est le cheval.

MICHAEL (incroyablement en colère) : Un cheval.

MICK : Bravo.

Applaudissement général.

MICK : Et on continue tout de suite.

Hélène imite le mouton qui ressemble assez au cheval. Elle fait de grands efforts.

MICHAEL : Qu'est-ce que c'est cette merde. Ses gardes le tirent.

Hélène s'efforce beaucoup à être le mouton. Pendant un bref laps de temps tous - Michael aussi - prennent le jeu au sérieux.

MICHAEL : Aucune idée de ce que cela pourrait être.

MICK : Bon. Réfléchissez. Ce n'est pas si difficile. Pensez aux animaux dont madame le maire s'occupe à la campagne.

MICHAEL : Mais. Vous n'en avez pas.

Hélène fait le mouton.

MICHAEL : Un chien.

MICK : Non. C'est faux. Un point en moins. Mais tout de suite au suivant. C'est facile. Vous ne pouvez pas le rater.

Hélène se met à imiter une poule. Elle saute par terre, bat des bras en guise d'ailes et caquète de toute son âme. Elle s'identifie de plus en plus à la poule et saute sur le canapé. Tout le monde la regarde.

Soudain, la bègue se remet à ricaner, elle a une crise de rire avec toux, s'étouffe presque de rire, Hors d'haleine, ricanant et toussant, elle commence à imiter Hélène et saute à présent, elle aussi, comme une poule. Gauche, en ricanant, en toussant, laide. Ils sont tous terrifiés. Le jeu est dérangé. Le jeu est fini.

Ils se tournent tous vers la bègue.

MICK (à nouveau extrêmement en colère) : Arrêtez. Fini. Fini. Qu'est-ce que c'est ?

A présent, les bagarreurs traînent devant Mick la bègue soule et titubante. Michael profite de la distraction et s'échappe sans se faire voir par la porte.

Tandis qu'ils tournent tous de façon menaçante autour de la bègue :

HELENE (très dame conciliatrice) : Oh. Elle ne fait que dormir ici.

Hélène est aussitôt incluse dans le mépris envers la bègue.

MICK (froid et coupant) : Elle pue. Elle pue terriblement. Elle pue incroyablement. Cela n'aurait-il pas dû être fait ? Depuis un moment ? Ce gaillard n'aurait-il pas dû ?

Hélène veut disparaître comme Michael.

MICK (chauffé à blanc) : Tenez la grosse. Pecival a disparu. Tout simplement disparu. Merde. Merde. Merde. Et vous. Vous êtes incapables. Incapables. Dans cinq minutes, on a les flics sur le dos. Finissez-en. Vous avez entendu. Et cette fois-ci, pas de fautes. Vous avez entendu.

Hélène se tient au milieu de la scène, et personne ne la touche encore. Mais les bagarreurs s'approchent de la bègue.

HELENE (toujours des restes d'entremetteuse de salon) : Que voulez-vous. Partez. Si tout le monde est parti, il ne peut rien arriver à personne. Partez simplement. Je ne dirai rien à personne...

MICK (sans même écouter) : D'abord la vieille. C'est un ordre. *Le skinhead s'avance en premier directement vers la bègue qui ne s'aperçoit de rien et qui, à quatre pattes par terre, cherche de l'alcool.*

HELENE (ayant enfin compris, se lance vers Mick en criant hystériquement et sur un ton aigu) : Ca vous pouvez pas. Vous pouvez pas faire ça. C'est sa mère. Il ne peut tout de même pas. Toute à l'heure, il lui a dit maman. Maman. Il lui a dit. Maman.

MICK : Cette partie est à nettoyer tout de suite. Et avec entière documentation. Est-ce que tout le monde a compris.

LES ACCOMPAGNATEURS DE MICK : Oui.

La lumière s'éteint. Le son d'une course-poursuite de Tom-et-Jerry. Les femmes crient dans les tons les plus aigus. Quand Mick crie - dans l'amplificateur - photo ! la scène est plongée dans une lumière éblouissante. À chaque fois, on montre une nouvelle phase de destruction.

Les deux femmes sont renvoyées de l'un à l'autre des deux groupes de bagarreurs. Les bagarreurs font leur travail avec la précision silencieuse et bienveillante du connaisseur. La panique illimitée d'Hélène et l'incompréhension de la bègue seule semblent d'autant plus extrêmes. On cause un bain de sang incroyable. Les dévastations équivalent une démolition. Les appels "photo" de Mick et le son s'intensifient en un bruit infernal.

De la lumière éblouissante. Les femmes ont été abattues. La scène est un chaos.

*On pose Hélène sur le canapé. La bègue parallèlement à elle, par terre. Mick et son escorte se mettent en position derrière le canapé. Le photographe fait une photo "tableau de chasse".
Entretiens :*

MICK ensemble avec ses bagarreurs chantant des vers de façon hachée et bien prononcée :

*Ha ! Quand elles tressaillent ainsi sous nos haches
et tombent comme des mouches, hurlent comme des vaches,
ça, chatouille agréablement notr'oeil*

ça fait plaisir à notr'oreille.

Mick et son escorte, bien ordonnés, sortent. Le skinhead, indécis, reste. Pendant qu'il s'approche de sa mère, s'assied par terre avec elle, prend sa main, on augmente encore la lumière.

Le skinhead et sa mère deviennent une piété inversée.

La lumière devient plus dure, une incandescence illuminant tout qui ne néglige aucun détail de la destruction. Les trois grosses femmes entrent, habillées en infirmières de la première Guerre Mondiale. Chacune des infirmières accompagne un vieil homme tremblant et aveugle. Les vieillards portent des torchons qui pourraient avoir servi de costumes pour une représentation d'Eschyle.

(La scène suivante peut également être jouée en vieux grec : Eschyle, Agamemnon, vers 1347 à 1371)

En les faisant passer avec précaution à côté des cadavres et du skinhead, les trois grosses femmes conduisent les vieillards, à peu près à l'endroit où Hélène avait tracé sa frontière de bouteilles et les y installent.

Les trois grosses femmes retournent de l'autre côté des cadavres près de la porte afin que les cadavres soient encerclés par les chœurs. (Cette image doit être remplie de dignité). Les vieillards aveugles ne cessent de tâter nerveusement devant eux, ils sont inquiets.

LES TROIS FEMMES : Ah ! Triste sort des hommes ! Leur bonheur est pareil à un croquis léger : vient le malheur : trois coups d'éponge humide, c'en est fait du dessin ! Et c'est cela plus encore que ceci, qui m'emplit de pitié.

LES TROIS VIEILLARDS : Le crime est accompli : croyez-en les plaintes du roi !

1er VIEILLARD : Allons, amis, réunissons ici de sûrs conseils.

2ème VIEILLARD : Mon avis, le voici : crier aux citoyens : "A l'aide ! ici, tous ! au palais !

3ème VIEILLARD : Et le mien : y bondir nous-mêmes au plus vite et surprendre le crime l'épée sanglante encore.

1er VIEILLARD : Oui, je partagerai tout avis de ce genre : agir d'abord, ce n'est plus l'heure d'hésiter.

2ème VIEILLARD : Je ne sais vraiment que conseil formuler : même à qui veut agir il appartient de consulter d'abord.

3ème VIEILLARD : C'est aussi mon avis : car je ne crois pas que des mots puissent ressusciter un mort.

1er VIEILLARD : Quoi donc ! uniquement pour prolonger nos jours, plier devant nos maîtres qui souillent ce palais !

2ème VIEILLARD : Intolérable honte ! mourir vaut encore mieux : la mort est plus douce que la tyrannie.

3ème VIEILLARD : Oui, mais pourquoi sans autre indice qu'une plainte, vouloir prophétiser la mort de notre roi !

1er VIEILLARD : Ce n'est que lorsqu'on sait que l'on doit s'indigner : conjecturer n'est pas savoir.

LES TROIS FEMMES : Aucun acte n'encourt plus la rancœur de cette horde enragée de gardiens.

Je ne juge aucun meurtre.

Puis chacun accuse la souffrance causée par son prochain et recherche la fin de cette détresse, la fuite et le salut.

Les trois vieillards tremblottants sont emmenés par les infirmières.

Les trois vieillards - comme depuis des milliers d'années - ont à nouveau échoué et couvert les coupables. Les furies les traitent d'autant plus durement.

Aussitôt après le départ, la scène est plongée dans l'obscurité. En même temps, à l'extérieur, une voiture arrive les pneus crissant. Du dehors, de la lumière tombe sur les femmes abattues. Des pas - par les amplificateurs. La porte s'ouvre brusquement. Michael et Rudolph se précipitent à l'intérieur. Rudolf tient un pistolet à la main. Michael allume le néon. Rudolf reste dans l'encadrement de la porte. Il regarde autour de lui. Ensemble, ils s'avancent lentement vers les cadavres et s'arrêtent derrière le canapé. Tous deux sont habillés de façon semblable, en trenchcoat et portent un chapeau.

MICHAEL ET RUDOLF : Hélène.

MICHAEL : Hélène. Mon Dieu. *Il s'agenouille. Mais il ne touche plus cette affaire inondée de sang.*

RUDOLF : Elle. Elle est...

MICHAEL : Elle l'est. *Il se redresse. Grande scène tragique entre hommes du far west. Ils enlèvent leur chapeaux. Ils se taisent.*

RUDOLF (avec une voix brisée) : C'était une belle femme.

MICHAEL (la voix brisée) : Oui. Elle l'était.

RUDOLF : Une des plus belles.

MICHAEL : Oui. Une des plus belles.

Silence.

Les deux hommes remettent leurs chapeaux et se tournent l'un vers l'autre.

RUDOLF : Et. Maintenant ?

MICHAEL : La police sera là dans cinq minutes.

RUDOLF : Alors. Quel rôle joues-tu.

MICHAEL : Aucun. Nous sommes tombés là-dedans. Une troupe de bagarreurs. Skinheads.

RUDOLF : Et pourquoi est-elle couchée là. Et pas toi.

MICHAEL : Parce que je. Un instant. Elle a absolument voulu défendre la vieille. Si elle ne s'était pas mêlée de ça. Ils ne nous visaient pas du tout.

RUDOLF : Si cela se sait. C'est fini pour moi. Comment peut-on expliquer une histoire pareille. - Extrême droite tu dis ?

MICHAEL : Probablement. Oui.

RUDOLF : Cela fait toujours une mauvaise impression. Justement maintenant. Et à l'étranger encore plus. - En tout cas je suis au chômage.

MICHAEL : Ta femme. Une affection cardiaque. On l'enlève d'ici. Ca doit être faisable. Tu ne veux plus. Combien de temps encore jusqu'aux...

RUDOLF : Sept semaines.

MICHAEL : C'est assez. Deuil. L'enterrement. Puis on te demande de rester. Et tu vas rester. Si tu as déjà perdu ta femme. Alors tu veux au moins savoir pourquoi tu vis. Réélection. La majorité absolue. Ca doit être possible. Et tout pour les enfants. Tu fais tout ça pour les enfants.

RUDOLF : Tu soutiens cela ?

MICHAEL : Oui.

RUDOLF : La centrale électrique ?

MICHAEL : Oui.

RUDOLF : La construction de l'aéroport ?

MICHAEL : Oui.

RUDOLF : La réforme des hôpitaux ?

MICHAEL : Oui.

RUDOLF : Le remplacement des intendants ?

MICHAEL : Oui.

RUDOLF : Les squateurs de maisons. Droits de vote aux étrangers. Il ne doit plus être question de ton doigt levé libéral.

MICHAEL : Oui.

RUDOLF : L'exposition mondiale ?

MICHAEL : Oui.

RUDOLF : Les jeux olympiques ?

MICHAEL : Oui.

RUDOLF : Une atmosphère de travail pleinement fructueuse.

MICHAEL : Oui.

RUDOLF : Afin que nous nous comprenions. Tu restes rédacteur en chef. Au moins pour les dix ans à venir. Ensuite. Dans cinq ans j'ai disparu d'ici. J'aurais alors besoin de toi pour la politique nationale. C'est clair.

MICHAEL : Dix ans ?

RUDOLF : Dix ans. Il faut surtout que nous n'attrapions pas ces gars-là. Ca se comprend, n'est-ce pas. Même si nous mettrons le paquet.

MICHAEL : Oui.

RUDOLF : Nous nous comprenons ?

MICHAEL : Oui.

Chacun d'eux sort de son manteau un petit magnétophone. Ils les posent et les échangent solonnellement. Ils se serrent la main.

Ensuite ils se tournent à nouveau vers Hélène. Ils la posent par terre et l'enroulent dans un tapis terriblement délabré. A nouveau, ils se tiennent - les chapeaux ôtés - près de leur cadavre. Tous les deux s'agenouillent.

RUDOLF : Hélène. Soudain il se met à pleurer. Hélène,

MICHAEL : Hélène. Bonne chance, Hélène.

Ils la prennent et l'emportent à l'extérieur. Cela donne l'image d'une grande dignité.

En sortant, Michael éteint la lumière.

Silence, puis les sirènes de police, girophares. Ordres, appels de troupes d'intervention. Trépignement de bottes. Aboiement de chiens. Un policier se lance dans le couloir armé d'une puissante torche. Il éclaire ça et là. Il trouve le cadavre de la bègue dans les bras du skinhead. Il crie par-dessus le bruit délirant :

POLICIER : Je l'ai. Le cadavre se trouve ici. Une clocharde. Et l'assassin est là aussi.

D'un seul coup, l'obscurité.